



YAN Lianke

**LES QUATRE  
LIVRES**

Roman traduit du chinois  
par Sylvie Gentil



*Éditions*  
**Philippe Picquier**

Extrait de la publication



YAN Lianke

# LES QUATRE LIVRES

Traduit du chinois  
par Sylvie Gentil

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



---

*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR AUX EDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Servir le peuple*  
*Le Rêve du village des Ding*  
*Les Jours, les Mois, les Années*  
*Bons baisers de Lénine*  
*Songeant à mon père*

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE CHEN FENG

*Titre original : Sishu*

© 2010, Mingpao Publishing Company, Ltd., Hong Kong

Tous droits réservés

© 2012, Editions Philippe Picquier

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © Chen Yu "Untitled N° 18" - Schoeni Art Gallery,  
Hong-Kong - [www.schoeniartgallery.com](http://www.schoeniartgallery.com)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0352-8

## SOMMAIRE

I.	<i>L'Enfant du ciel</i> .....	9
II.	<i>La novéducation</i> .....	29
III.	<i>La pluie de fleurs</i> .....	47
IV.	<i>Des criminels</i> .....	71
V.	<i>La liberté</i> .....	77
VI.	<i>La dualité</i> .....	103
VII.	<i>L'exode</i> .....	105
VIII.	<i>Le grand chambardement</i> .....	135
IX.	<i>La pente enchantée</i> .....	149
X.	<i>La grande ville de la province</i> .....	175
XI.	<i>Le feu</i> .....	189
XII.	<i>Le travail des champs</i> .....	219
XIII.	<i>La grande famine (I)</i> .....	263
XIV.	<i>La grande famine (II)</i> .....	287
XV.	<i>La lumière</i> .....	373
XVI.	<i>Les manuscrits</i> .....	401



*A ce pan d'histoire oublié et à ces  
dizaines de milliers d'intellectuels, les  
morts et les survivants.*



## I. L'ENFANT DU CIEL

*L'Enfant du ciel*, p. 13-16

Ses pieds ont foulé la terre, il est revenu.

C'était la fin de l'automne et le ciel était vaste, la campagne une plate étendue, il était minuscule. Une étincelle noire qui peu à peu grandissait. Les bâtiments de la zone de novéducation, eux, se dressaient là de toute éternité. Or voici qu'il s'y arrêta. Et il en fut ainsi. La terre avait porté son pas, il était revenu. Un soleil doré se couchait. Et il en fut ainsi. La lumière était lourde et épaisse, chaque faisceau pesait ses sept ou huit onces ; et ils étaient serrés, comme les arbres d'une forêt dense et drue. Les pieds de l'Enfant dansaient dans le soleil couchant. A cause de la chaleur ils étaient douloureux, elle pesait sur sa poitrine et son échine. C'était une chaleur contre laquelle il cognait, une chaleur qui l'étranglait. Les bâtiments de la zone de novéducation, avec leurs briques grises, leurs tuiles grises, étaient vieux comme le monde ; la lumière d'un chaos très ancien s'y entassait ; ils se dressaient là de toute éternité. Or voici qu'il s'y arrêta. Et il en fut ainsi. La lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière des ténèbres. Dieu appela la lumière « jour » et les ténèbres « nuit ». Il y eut un soir et il y eut un matin. Et ils furent

séparés. Le moment qui précède les ténèbres, Il l'appela crépuscule. Le crépuscule est une bonne chose. La poule monte sur son perchoir, le mouton rentre à la bergerie, le bœuf s'affranchit de la charrue. L'homme quitte son travail.

L'Enfant était revenu, il avait marché sur la terre. Le portail de la base était grand ouvert, déserté. Il actionna le sifflet. Et voici que lorsque le signal eut retenti, ils accoururent tous, par petits groupes. Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux », et il en fut ainsi. Dieu fit le firmament, et Dieu appela ce qui était au-dessus « ciel » et il appela ce qui était en dessous « terre ». Sur la terre il y avait les hommes, par groupes éparpillés.

L'Enfant dit : « Je suis revenu. J'étais en haut, j'étais au bourg. J'ai dix commandements à vous faire savoir. »

Et il leur dit les lois.

Il leur lut les commandements, qui étaient dix interdits :

« En toute occasion tu demanderas congé, point ne te déplaceras comme bon te semblera.

En toute occasion tu travailleras, point ne parleras à tort et à travers.

En toute occasion tu laboureras et t'acharneras à produire la moisson la plus riche, car tu en seras récompensé ou puni.

Tu aideras ton prochain mais tu ne commettras pas l'adultère car celui qui le commettra sera puni.

Quand tu reprendras le livre, la plume et le papier, tu ne liras et n'écriras pas n'importe quoi, car il est interdit de penser à tort et à travers.

Tu ne colporteras point de rumeurs ; tu ne nuiras point à ton prochain. »

En tout il y avait dix règles. Et c'était dix interdictions. La dixième disait : « Tu te n'évaderas point, tu respecteras le règlement car la fuite aura son prix. » C'était avant les

ténèbres, le crépuscule chauffait la terre. Les maisons de la base se dressaient en rangs gris au milieu d'une lande sauvage. Devant le premier bâtiment il y avait une cour, elle était plantée d'ormes. Dans les arbres il y avait des oiseaux. Dieu avait dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce : bestiaux, bestioles, bêtes sauvages et oiseaux selon leur espèce. » Il fit les animaux domestiques, chacun selon son espèce ; et sur la terre Il fit les insectes qui rampent, chacun selon son espèce. Dieu vit que cela était bon, et Dieu dit : « Faisons les hommes à notre image, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, tous les bestiaux de la terre et toute la terre, ainsi que toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre. Qu'ils dominent tout ce qui vole dans le ciel, tout ce qui est animé de vie et se meut sur la terre. » Dieu dit : « Regardez. Je vous donne toutes les herbes portant semence qui sont sur toute la surface de la terre, et tous les arbres qui ont des fruits portant semence : ce sera votre nourriture. A toutes les bêtes sauvages, à tous les oiseaux du ciel, et à tout ce qui rampe sur la terre et est animé de vie, je donne pour nourriture toute la verdure des plantes », et il en fut ainsi. Dieu vit tout ce qu'Il avait fait, cela était très bon. Ainsi furent achevés le ciel et la terre, avec toute leur armée. De tout il y avait selon son espèce. Et l'ordre régnait. Le monde obéissait aux règles. Dieu souriait.

L'Enfant dit : « En tout, il y a dix lois. La dixième dit : "Tu ne t'évaderas point, tu respecteras le règlement car la fuite aura son prix." » Alors il prit pour leur montrer un certificat, une feuille de papier blanc bordée de rouge, avec en haut le drapeau, l'emblème de la Nation et en gros le mot *Récompense*. Mais là où un texte aurait dû se trouver, il n'y avait rien, juste une balle imprimée, de couleur dorée. « Je suis allé au bourg et je suis revenu, dit l'Enfant. Les autorités

m'ont demandé de vous remettre ceci, et je vous le remets. Les autorités ont dit : "Si quelqu'un cherche à s'évader, en plus du certificat il aura une vraie balle." »

Et il en fut ainsi.

L'Enfant leur distribua les certificats un à un, il exigea que tous le collent à la tête de leur lit. Ils pouvaient aussi le mettre sous l'oreiller, afin de sans cesse y penser. Et le ciel s'assombrit. Le crépuscule est une bonne chose, la poule monte sur son perchoir, le mouton rentre à la bergerie, le bœuf s'affranchit de la charrue. Et l'homme quitte son travail. Il dit encore : « Le travail cet automne, ce sera d'ensemencer. Vous aurez chacun de trois à cinq mus de terre au moins, il faudra les labourer et les emblaver, vous devez rivaliser pour une bonne moisson. Les paysans ont un rendement moyen de presque deux cents livres par mu. Mais vous, vous êtes des hommes éduqués, des hommes capables, il vous en sera demandé cinq cents. Les autorités ont dit que l'Etat est au centre de l'univers, les Etats-Unis sont de la crotte, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie aussi, de la crotte et de la roupie de sansonnet. Nous allons en deux ou trois ans bouleverser l'univers, nous allons rattraper l'Angleterre et dépasser les Etats-Unis. Les autorités ont dit qu'après avoir semé le blé, il faudra décrocher la lune et fabriquer de l'acier à grande échelle, vous produirez en moyenne un fourneau par personne et par mois, vous êtes des hommes cultivés, des hommes capables, vous ne pouvez pas faire moins que les paysans. »

Les autorités avaient dit. Et il en serait ainsi.

« Si quelqu'un refuse de cultiver le sol, si quelqu'un refuse de fabriquer l'acier, il en aura le droit, dit encore l'Enfant. Quiconque préférera s'évader, il en aura le droit. Dans les autres zones, partout déjà des hommes ont reçu la balle en récompense. Si vous voulez vous évader, je ne vous

demande qu'une chose. Il y a une condition, j'irai chercher le coupe-paille et si vous décidez de vous évader, si vous ne voulez ni cultiver la terre ni fabriquer l'acier et que vous ne voulez pas non plus de la balle, mettez-moi sous la lame et coupez-moi en deux. »

« Je me montrerai coopératif, vous me couperez la tête et vous en irez. Vous pourrez retourner là-bas. »

« Je ne demande rien d'autre, coupez-moi en deux et vous n'aurez pas besoin de besogner et de peiner, vous n'aurez pas besoin de fabriquer l'acier, vous pourrez partir. »

Le ciel était devenu noir. Et il en fut ainsi. Les ténèbres de l'automne s'installèrent, l'univers était désert et chaos, il avait le noir verdâtre des cantaloups. Les hommes allèrent chacun de son côté, ils avaient tous le certificat à la main, cette feuille blanche bordée de rouge, avec en haut le drapeau, l'emblème de la Nation et le mot *Récompense* écrit en gros. A l'endroit où le texte aurait dû se trouver, une balle était imprimée, une énorme balle jaune d'or, comme un fruit au milieu des plantes herbacées. Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour et la nuit ; qu'ils servent de signes, tant pour les fêtes que pour les jours et les années ; qu'ils soient des luminaires au firmament du ciel pour éclairer la terre », et il en fut ainsi. Dieu fit les deux luminaires majeurs : le grand luminaire comme puissance du jour et le petit luminaire comme puissance de la nuit, et les étoiles. Dieu les plaça au firmament pour éclairer la terre, pour commander au jour et à la nuit, pour séparer la lumière et les ténèbres, et Dieu vit que cela était bon. Ainsi fut créé le monde. Il y eut un soir et il y eut un matin. Ce qui venait avant la nuit, Dieu l'appela le crépuscule. Ce qui venait après le crépuscule, Il l'appela la nuit. La nuit était venue furtivement, tout ce qui était animé se fit silencieux mais il resta un bruit au cœur de la terre qui

se transmet à la surface de la terre. Mais il y avait le bruissement de l'herbe qui se transmettait à l'espace. Mais il y avait les oiseaux qui rentraient au nid. Il y avait les blessures des hommes. Tous avaient à la main un certificat, et ils le tenaient comme ils auraient tenu une grosse fleur, tous étaient tristes et muets, on aurait cru que l'automne venant, la fleur allait faner, ils avaient la mélancolie de la nuit.

Et il en fut ainsi. L'Enfant regagna la chambre où il dormait. La terre était vaste et calme. Le silence emporta le pas des hommes comme l'eau emporte les choses qui flottent.

### *L'Enfant du ciel*, p. 19-23

Il se fit un grand chambardement, un grand chantier au ciel et dans l'univers.

C'était à qui aurait la plus belle moisson, il fallait semer le blé. Les hommes labourèrent. En ce neuvième mois le ciel était haut, lointain et frémissant, le souffle de l'automne emplissait la campagne. Le soleil brillait là où il était d'humeur à briller, ailleurs il n'y allait pas. Le vent aussi. Quand le cœur lui disait, il soufflait sur les cimes des arbres et elles se balançaient; sur les cheveux des hommes et dans sa fraîcheur leurs visages frémissaient; à la surface des champs, les herbes et la terre bruissaient, chuchotaient. C'était, disaient-ils, sur la rive du fleuve Jaune, en vérité elle était encore loin. On ne voyait point ses eaux courir, on ne voyait que la lande déserte qui allait de sa berge aux zones de novéducation. On ne voyait point de village, on ne voyait que les hommes des zones, éparpillés.

Les zones elles-mêmes étaient si distantes les unes des autres qu'entre eux ils ne se fréquentaient pas.

Les hommes retournaient la terre, éparpillés dans les champs. Dès le lever, de bon matin, ils la retournaient. Après le petit-déjeuner, ils la retournaient. Quand venait le midi, ils la retournaient. C'était, selon le classement, la zone 99. Les autorités avaient dit : « Que les hommes et les cultures disséminés sur les rives du fleuve Jaune se consacrent à la novéducation. » Et la novéducation avait été. Les autorités avaient dit : « Attribuons des numéros aux gens et aux terres de cette zone, et puis châtions-les pour refaire leur éducation. Le ciel domine la terre, la terre domine l'homme. Qu'ils peinent à la tâche. D'autres leur diront que faire. » Et d'autres avaient créé la zone 1, la zone 2, et ainsi de suite jusqu'à 99. Les autorités avaient dit : « Cela est bon, qu'ils peinent à la tâche, ils seront récompensés ou punis, ils se novéduqueront. Qu'ils viennent de la capitale, du Sud, d'un chef-lieu de province ou de la préfecture; qu'ils aient été professeurs, cadres, hommes de science, enseignants, peintres ou érudits, aussi talentueux et savants soient-ils, tous viendront ici peiner et se réformer, devenir des hommes nouveaux. Ils y passeront deux ou trois ans, cinq ou sept ans, ou simplement le temps de leur vie. »

Et il en était ainsi. Ils peinaient à la tâche et se novéduquaient.

Il était presque midi, l'Enfant arriva. Les hommes étaient sur le sol comme des étoiles. Dans le ciel volaient des oiseaux. Du fleuve Jaune au loin montait une brume d'eau fétide. Les champs nouvellement labourés étincelaient, jaunes et rouges sous le soleil. Il émanait de la terre un parfum qui saturé de milliers d'années de chaleur flottait tel un ruban de soie et dansait dans la lumière comme une brume. Les hommes étaient sur le sol, fatigués ils s'étaient accroupis pour se reposer. Quand ils virent l'Enfant qui venait, ils reprirent leur labeur. Un homme à l'œil négligent n'ayant pas remarqué sa présence, l'Enfant alla dans sa

direction et se campa devant lui. Il reconnut un écrivain qui avait composé des ouvrages pour exposer ses idées. Il lui dit : « Tes livres sont de la merde de chien. »

Effrayé l'Écrivain hocha la tête : « Mes livres sont de la merde de chien. »

« Répète trois fois. »

L'Écrivain répéta trois fois : « Mes livres sont de la merde de chien. »

L'Enfant s'éloigna en souriant.

L'Écrivain sourit lui aussi, puis il se remit à son labour.

Un professeur, un érudit, lisait accroupi. Il ne vit pas l'Enfant, mais l'Enfant le vit et alla se placer derrière lui, il toussa et dit : « Encore en train de lire ? »

L'Érudit, sous le choc, sauta sur ses jambes, il fourra le volume dans sa veste d'un air de défi puis il reprit la bêche et le travail.

Le ciel était bleu, très haut et les nuages pâles. La terre que l'Érudit retournait au milieu de la friche, fraîche et odorante. La zone 99 était organisée en pelotons, le labourage s'effectuait par pelotons, et ils étaient dispersés dans les champs de l'est. Entre le premier et le troisième, le chemin était long, la terre était vaste. Les tiges de maïs de la saison précédente, qui étaient restées au bord des champs, avaient été disposées en cercle autour des arbres et on pouvait se glisser dessous soit pour se réchauffer, soit pour une autre raison. Dans le troisième peloton, tout le monde était là, tout le monde labourait. Mais à mieux y regarder, il manquait quelqu'un. L'Enfant suivit un regard, puis s'en alla, l'air entendu, vers un de ces peupliers cernés de chaumes sur la bordure du champ. Il envoya un coup de pied dans les éteules. Puis encore un. Un homme sortit, des feuilles mortes dans les cheveux.

Quand il vit l'Enfant, il pâlit de frayeur.

« Tu pissais ? » lui demanda l'Enfant.

Il ne répondit pas.

« Tu étais en train de pisser ? » insista l'Enfant.

L'autre ne disait mot.

Avec le manche d'une bêche, l'Enfant retourna alors quelques tiges de maïs. Il vit qu'à l'intérieur quelqu'un avait fait un trou. Dans ce trou il y avait de la lumière. La lumière éclairait l'arbre et sur l'arbre quelque chose était collé, un portrait de la Vierge Marie. L'Enfant, qui ne connaissait pas la Sainte Mère, la trouva jolie. L'image était vieille et sale, la femme bonne et belle. En la regardant il sourit, mais quand il eut remis en place les tiges du maïs, ce sourire s'était évanoui, son visage était devenu froid.

« Dis-moi trois fois de suite : "Je suis un voyou, un débauché." »

L'autre ne dit rien.

« Tu ne veux pas m'avouer ce que tu faisais là-dedans ? Avec une Occidentale en plus ? »

L'homme ne répondit pas.

« Deux fois, ça suffira », concéda l'Enfant.

L'homme ne disait toujours rien.

Le groupe qui travaillait la terre un peu plus loin regardait dans leur direction. Ils ignoraient ce qui s'était passé mais regardaient, longuement. L'Enfant était un peu énervé, il fit un pas en avant et insista : « Tu ne veux vraiment pas le dire ? Si tu ne le dis pas, je vais arracher cette image, l'accrocher à un mur de la base et j'expliquerai que tu as forniqué avec elle sous les tiges. »

L'homme ne répondit pas.

L'Enfant impuissant envoya un coup de pied dans les chaumes, arracha ceux qui fermaient le trou, tourna le dos à la foule pour se mettre bien en face du portrait, puis il défit sa ceinture, comme s'il voulait baisser son pantalon pour uriner dessus. Alors l'homme s'affola, il tomba

soudain à genoux devant l'Enfant : « Je vous en supplie, surtout, surtout ne faites pas ça ! »

« Dis que tu es un voyou. Dis-le une seule fois et j'en serai content. »

L'homme resta muet.

A nouveau l'Enfant se tourna vers l'image comme pour uriner.

L'homme était livide, ses lèvres tremblaient. « Je suis un voyou, je suis un débauché », répéta-t-il plusieurs fois.

Mais en disant les mots il pleurait.

« Et voilà, répondit l'Enfant. Si tu avais obéi plus tôt, nous en aurions déjà fini. » Puis il s'en fut, sans songer à infliger aucune punition. L'homme resta effondré sur le sol, le teint crayeux, comme au firmament un espace vide où flotterait la lumière. L'Enfant se dirigea, l'air dégagé, vers le quatrième peloton qui retournait la terre encore plus loin. Là il vit une femme qui ressemblait beaucoup à l'image accrochée à l'arbre, dans la lumière sous les tiges. Elle était jeune, elle était silencieuse, elle avait une beauté digne. Il eut envie de la saluer, s'approcha et constata qu'elle ne ressemblait pas au portrait. Pourtant, plus il la regardait et plus elle lui faisait cette impression. Fasciné, il s'approcha encore. Mais elle, elle labourait, courbant puis redressant les reins, et peu à peu elle s'éloignait. Quand il fut encore plus près, il sut que c'était une femme arrivée l'avant-veille dans la zone – encore une enseignante, une professeure de musique qui venait de la capitale provinciale. Elle était pianiste. Ses mains s'étaient couvertes d'ampoules sanguinolentes, le sang coulait sur le manche de sa bêche. Il sortit son mouchoir pour l'essuyer. C'était un mouchoir en coton blanc grossier, aux quatre bords surpiqués, neuf et propre.

Elle le regarda et vit que son intention était bonne.

*L'Enfant du ciel*, p. 39-43

Ils labourèrent et ils semèrent, chaque zone devait établir un rendement prévisionnel.

L'Enfant ne leur en demandait pas trop. Partout ailleurs on annonçait cinq cents, six cents, sept cents livres par mu. Certaines zones parlaient de huit cents livres. L'Enfant exigeait seulement que dans leur zone, la zone 99, chaque peloton prévoie une productivité de cinq cents livres par mu, et cela irait. Un rendement moyen de cinq cents livres par mu.

Ce fut après le lever du soleil, il éclairait partout. La base de la zone 99 était si calme qu'on aurait pu entendre le bruit que faisait la lumière en tombant. L'Enfant avait convoqué les responsables des pelotons, alors ils étaient là, assis et muets devant lui. Il fallait qu'ils établissent leur rendement prévisionnel, et eux ils restaient obstinément silencieux.

« Je sais, dit l'Enfant. Ici un mu produit au maximum deux cents livres, mais ce n'est pas pour de vrai, il faut juste déclarer cinq cents. Il faut juste faire une annonce et après cultiver avec énergie. »

Ils étaient rassemblés chez lui. Son logement se trouvait à côté du portail, près de l'entrée. Il comportait trois pièces, celle du milieu servait de salle de réunion, sur les côtés il y en avait une qui était sa chambre et l'autre un rangement. Ils étaient dans la grande salle, assis sur des bancs, et comme il y en avait plusieurs, ils étaient chacun dans son coin, tous la tête basse. Un écrivain, un érudit, un professeur de religion. L'autre était cette professeure de musique, la pianiste. Ils avaient été nommés responsables, chacun dirigeait un peloton. Tous ils gardaient le silence.

« Tant que vous n'aurez pas annoncé de rendement, dit l'Enfant d'une petite voix, vous n'aurez pas le droit d'aller faire votre toilette. »

« Tant que vous n'aurez pas annoncé de rendement, vous êtes démis de votre charge. Je vous interdirai de rentrer chez vous pendant cinq ans, et pendant six, votre famille n'aura pas le droit de vous rendre visite », hurla-t-il pour finir.

Alors ils prévirent un rendement élevé.

Et il en fut ainsi.

La prévision était de six cents livres. L'Enfant était bon, il ne battait ni n'insultait, il avait juste donné des coups de pied dans les bancs, et le rendement avait grandement augmenté. L'Erudit, le Religieux et Musique partirent et allèrent déjeuner.

Ils firent leur toilette. Ils se sustentèrent. Le monde était ainsi.

Or l'Enfant n'avait pas laissé partir l'Ecrivain. Il lui dit : « Des quatre, c'est toi qui as prévu le rendement le plus bas, il faut que tu restes, j'ai à te parler. » Terrorisé, l'Ecrivain resta. Mais lorsqu'il vit Musique, l'Erudit et le Religieux s'en aller tranquillement, l'envie s'afficha sur son visage, aussi épaisse que la terre marron dans un champ juste labouré. Après leur départ, quand ils ne furent plus là, l'Enfant ferma la porte. Ils étaient seuls à présent dans la pénombre. Voici qu'il sortit le portrait de la Sainte Mère, le posa sur la table et demanda : « Qui est-ce ? Le Religieux l'avait collée en secret sur un arbre, au milieu des tiges de maïs à la bordure d'un champ. »

Voici qu'il sortit un livre, avec partout de petits dessins noirs et blancs, des courbes et des lignes par portées de cinq. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. Lorsque j'ai nommé Musique à la tête du quatrième peloton, elle me l'a donné, c'était à elle. »

L'Enfant prit encore un certificat, de ceux qu'il avait distribués plus tôt, avec la balle dessinée dessus. Dans l'espace vierge sous cette balle dorée, deux vers étaient